

raient un peuple ; car le public est le précurseur du peuple.

Mais, pour convoquer ce public au nom de questions abstraites et même subtiles, il fallait deux choses. Il fallait, d'une part, les ériger en questions de morale ; car la morale, surtout dans une société moderne, la morale est toujours populaire ; et vous remarquerez, messieurs, qu'aujourd'hui comme toujours, le peuple, obéissant au plus noble des instincts, ramène toutes les questions de politique à des questions de morale. Or, c'est bien à cette hauteur que l'auteur des *Provinciales* a élevé le débat. Il fallait encore autre chose, et je vais vous le faire entendre en vous rappelant ce passage de Pascal dans ses *Pensées* : " Il faut qu'on ne puisse dire (d'un écrivain), ni il est mathématicien, ni prédicateur, ni éloquent, mais il est honnête homme." C'est précisément à quoi la plupart des écrivains du temps, même sur des sujets du domaine commun, avaient manqué jusqu'alors. Ce n'est pas qu'ils ne se piquassent d'être honnêtes gens ; mais " le vrai honnête homme, a dit Laroche-soucault, est celui qui ne se pique de rien," non, pas même d'être honnête homme. Pascal savait qu'il fallait l'être, et ne s'en piquait pas. Il sut, dans ses écrits, être honnête homme, c'est-à-dire selon le langage du temps, homme plutôt qu'écrivain, homme quoique écrivain, homme de la réalité, homme de la vie, je dirais volontiers homme du monde, en prenant cette expression dans le meilleur sens qu'elle puisse avoir. C'était alors, dans le domaine de la littérature, une grande nouveauté, une véritable invention. Et ce n'est pas une seule fois que Pascal en donna l'exemple : s'il fut honnête homme dans les *Provinciales*, il le fut aussi dans les *Pensées* ; car cette apologie du christianisme est la première, parmi les apologies modernes, qui ait été écrite par un honnête homme. Au reste, vous le comprenez, honnête homme, pris dans le sens du dix-septième siècle, n'est pas le contraire d'honnête homme, pris dans le sens du nôtre. En Pascal, du moins, les deux acceptions se rejoignent admirablement. Ces *Provinciales*, si plaisantes et si vives, admirables selon le monde, furent, dans l'intention de Pascal, une œuvre aussi sérieuse et peut-être aussi nécessaire que ses *Pensées* ; il les écrivit au milieu des souffrances les plus aiguës et, pour ainsi dire, un pied sur le seuil du monde éternel. Ne s'y trouve-t-il rien de l'esprit du monde, rien de l'amertume du vieil homme ? Je n'ose ni l'affirmer, ni le nier. Mais, plus près encore du tombeau, Pascal, adjuré en quelque sorte de se faire justice au sujet de cet écrit, répondait : " Si mes lettres sont condamnées à " Rome, ce que j'en condamne est condamné dans le ciel. *Ad tuum, domine Jesu, tribunal appello*. On me demande si je ne me repens pas d'avoir fait les *Provinciales*. Je réponds que, bien loin m'en repentir, si j'avais à les faire présentement, je les ferais encore plus fortes."

Mais il s'agit, pour le moment, d'une autre espèce d'honnêteté. Celle dont nous parlons consiste seulement à rejeter le langage technique, les formules d'école, l'isotérisme, l'emphase ou les délicatesses du bel-esprit, à parler, en un mot, comme tout le monde et pour tout le monde. Et en effet, adressées à tout le monde, les *Provinciales* arrivèrent à leur adresse. Le succès en fut immense et populaire dès le début, et Pascal lui-même l'a constaté. " Vos deux lettres, se fait-il écrire par le provincial n'ont pas été pour moi seul. Tout le monde les voit, tout le monde les entend, tout le monde les croit. Elles ne sont pas seulement estimées par les théologiens ; elles sont encore agréables aux gens du monde, et intelligibles aux femmes mêmes."

Le public leur fit l'honneur qu'il fait aux ouvrages dont il a souvent le nom à la bouche : il en abrégé le titre. Ce ne furent plus les *Lettres au Provincial*, mais les *Provinciales*, titre que Pascal lui-même a adopté. Il n'y a que deux nomenclateurs dans le monde : le peuple et la loi ; je ne dis pas lequel a le plus d'autorité.

Je ne sais s'il ne faut pas ajouter que Pascal, à son insu, flattait quelques instincts populaires, apparemment parce qu'il les portait en lui. Quand vous l'entendez s'écrier : " En vérité, le monde devient méfiant, et ne croit les choses que quand il les voit ; " quand il s'échappe à dire que " s'il y avait des observations constantes qui prouvassent que c'est la terre qui tourne autour du soleil, tous les hommes ensemble (*le pape compris*), ne l'empêcheraient pas de tourner, et ne s'empêcheraient pas de tourner aussi avec elle ; " l'observateur du Puy-de-Dôme, qu'on croyait bien loin, reparait. Et n'en doutez pas, ces paroles, et d'autres semblables, ont fait, en se répandant, palpiter plus d'un cœur d'un plaisir étrange. Pascal, comme théologien, faisait ses réserves sans doute, et ménageait au chef de l'Eglise une sphère d'infailibilité ; mais il a fait d'autres réserves en faveur des sens, du sens commun peut-être, en faveur des faits, en faveur de la science. Il n'en est pas moins catholiques ; mais il a interjeté, au nom de la liberté intellectuelle menacée, un *appel comme d'abus* ; on lui en tiendra compte, on s'en souviendra ; et toute cette classe d'hommes qui ne croit que ce qu'elle voit, s'imaginera procéder de cet écrivain qui, dans ses *Pensées*, a quelquefois l'air de refuser à l'homme de croire même ce qu'il voit. M. Villemain a raison : l'esprit d'examen est une des choses dont Pascal, dans le livre des *Provinciales*, s'est fait le représentant.

Nous n'avons pas besoin d'en dire davantage pour faire comprendre quelle surprise charmante excita, dans le public, l'apparition des *petites lettres*. L'intérêt de quelques-unes a diminué ; celui de plusieurs autres est durable, ou toujours prêt à renaître. " Vos maximes, dit Pascal à ses néversaires, ont je ne sais quoi de divertissant qui réjouit toujours le monde." De nos jours, Pascal trouverait peut-être que l'odieuse l'emporte sur le ridicule ; car à moins qu'il n'ait fait un choix et qu'il n'ait ménagé ses adversaires, ce que nous commissions de la casuistique moderne fait moins éclater le rire qu'elle ne fait naître l'horreur. Mais il y avait ample matière à tous deux dans la curieuse bibliothèque dont le bon père que Pascal met en scène dès la cinquième lettre, décharge si obligeamment les rayons. Je ne suis point en mesure, messieurs, de juger le jugement de Pascal, quoique je n'hésite pas à repousser avec indignation le mot connu de M. de Maistre : " Depuis le *Menteur* de Cornicille jusqu'aux *Menteuses* de Pascal." Pascal remplit ici l'office d'accusateur et non celui de juge ; les *Provinciales* ne sont pas un rapport, mais un réquisitoire ; s'il est juste, il l'est comme un adversaire, comme un ennemi peut l'être, comme on peut l'être envers ceux que l'on veut, justement peut-être, mais enfin que l'on veut détruire. Même dans ce sens, est-il toujours juste ? L'est-il en rapportant tout à la préméditation, au calcul, et jamais rien à l'erreur ? Un jésuite même peut se tromper. Et lorsque dans sa troisième lettre, Pascal nous représente les Jésuites jetant dans le monde des moitiés de maximes, moitiés innocentes, mais destinées à se rejoindre en temps et lieu pour former par leur réunion une monstrueuse erreur, ne vous paraît-il pas conclure un peu trop rigoureusement du fait a